Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 22 (1996)

Heft: 1

Artikel: Apparence corporelle et autonomisation chez les jeunes

Autor: Traverse, Olivier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814691

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz. Z. Soziol./Rev. suisse sociol./Swiss Journ. Sociol., 22 (1), 1996, 119–138

APPARENCE CORPORELLE ET AUTONOMISATION CHEZ LES JEUNES

Olivier Traverse

1. Introduction

L'étude de l'autonomisation de la construction de l'apparence corporelle doit nous permettre d'atteindre un double objectif. Primo, l'apparence corporelle, par l'incorporation du social qui s'opère lors de sa construction, i. e. «ce par quoi se révèle l'efficacité du social, qui s'ancre ainsi dans l'individu et inversement ce par quoi le social est rendu possible» (Drulhe, sept. 1987, 6), nous renseigne sur la nature de ce social. Secundo, l'autonomisation se produit en même temps que s'opère cette incorporation du social et son étude nous permet de saisir par homologie les mécanismes intergénérationnels qui fondent ce par quoi se préservent, se perpétuent et se reproduisent les rapports sociaux.

Notre recherche s'intègre tout naturellement par son objet à la sociologie du Corps, mais au-delà nous nous plaçons délibérément à l'interface d'une sociologie de l'Éducation, à laquelle nous empruntons le concept de socialisation, et d'une sociologie de la Jeunesse en inscrivant l'analyse de la construction de l'apparence dans une perspective d'autonomisation. Ainsi avons-nous cherché à échapper au cadre conventionnel offert par la démarche classique du Sociologue pour œuvrer à la constitution d'une analyse sociale plus globalisante.

Nous avons procédé à une collecte quantitative des données (n=384) précédée d'une approche de terrain et d'une série d'entretiens exploratoires. La population enquêtée est celle de jeunes toulousains [1] de 12 à 17 ans, tous scolarisés, et évoluant dans les milieux les plus divers.[2]

2. Le look est dans le Moi ... Look, y es-tu ?

2.1 Style et look : non-dit et dit

Il semble dépersonnalisant pour les adolescents de se coller une étiquette : un conflit semble naître entre la volonté de marquer son libre arbitre et celle de

1 Toulouse, Préfecture de la Haute-Garonne (France), 355'000 h. (550'000 avec les banlieues).

2 Sauf mention contraire, les résultats présentés proviennent de nos résultats.

participer à «l'être-là» collectif. Ils éludent certaines questions qui portent sur leur apparence en répondant le plus fréquemment se reconnaître dans un style personnel. Leur revendication groupale, si elle passe par l'apparence, évite l'explicite. La classification en genres, limités et limitants, n'existe que parce qu'elle nous rend possible la traduction d'une socialité complexe sur le mode frustre et rigide de la codification adulte. Déclarer appartenir à un style, c'est s'y fixer et ne plus se reconnaître la possibilité du choix. Le choix, la mouvance, le jeu des apparences, impliquent la connaissance de codes, codes implicites et dont les signifiants sont tus. L'initiation à ces codes – eux-mêmes mouvants – conditionne l'intégration au groupe qui les utilise (une autre barrière est l'accès aux substrats matériels de ces codes). Il ne faut pas croire pour autant qu'il n'y a pas de looks, et «l'habit dénonce le moine car le moine est contraint d'exposer ses vérités intérieures dans l'habit» (Yonnet, 1985, 361).

Nous avons dégagé des catégories de genre vestimentaire à partir de la description personnelle qu'ont faite d'eux-mêmes les jeunes enquêtés en réponse à une question ouverte. Cinq classes ont été élaborées : les looks *classique* ou très *classique* (que nous rassemblerons parfois en une classe unique : l'apparence *travaillée*), *décontracté*, *mode* et enfin *sport*. Les éléments de la tenue, les couleurs, les adjectifs afférents, le nombre de marques citées ainsi que le port (ou plutôt le non-port, beaucoup plus rare) de jeans ont été nos indicateurs.

Ces classes, d'effectifs inégaux, sont très fortement corrélées à l'âge, à l'établissement scolaire fréquenté et à la catégorie socio-culturelle d'origine. Pourtant un œil non averti ne décèle pas toujours ce qui différencie les jeunes entre eux (c'est pour cela que nous avons multiplié les indicateurs) : ainsi un jeune lambda se présente portant jeans, ayant une tenue décontractée, sans vêtement de marque. Dès lors, «découper des catégories de sens au sein d'un corpus d'individus [...] présentant [...] de fortes tendances similaires dans l'expression de leurs goûts, suppose que l'on s'attache à saisir les écarts à l'intérieur de la «norme» constituée en signe de reconnaissance» (Neyrand et Guillot, 1989, 82).

2.2 *De l'uniformité et de ses limites*

Les dissemblances auxquelles on pourrait s'attendre ne se traduisent pas par l'excentricité de tenues fluos ou de cheveux verts et nous n'observons pratiquement pas de panoplies du punk, du hard rocker, du raper ou autre ... le style n'est jamais monolithique et son expression à travers le look l'est encore moins. A quoi correspond la *décontraction* à laquelle aspire le plus grand nombre des jeunes si ce n'est au refus d'être sérié volens nolens par une stylistique ?

La réponse à la question : «Quelles sont les caractéristiques de ton style ou de ton look ?» est spontanément et de façon quasi systématique : «– normal», «– jean» ou «– décontracté». La réalité est que l'on n'est pas en *décontracté* de la même façon quand on a 12 ans et quand on en a 17, que l'on ne porte pas les mêmes jeans quand on est collégien à Berthelot (qui recrute parmi les C.S.P. les plus «basses») et quand on est collégien à Fermat (qui recrute chez les cadres). Le paradigme de cette jeunesse décontractée, c'est le jean [3], certes, mais ce n'est plus le blue-jean : celui d'avant la lettre, l'uniforme.

2.3 *Grandir : de l'anonymat originel à la multiplicité des looks*

> *A partir des années cinquante, de manière visible et massivement, le gigantesque mouvement visant les dimorphismes sociaux et sexuels du vêtement, à l'œuvre en Occident depuis environ deux siècles, s'accélère et se réalise au prix de l'instauration d'un violent dimorphisme par âge.*
>
> (Yonnet, 1985, 350)

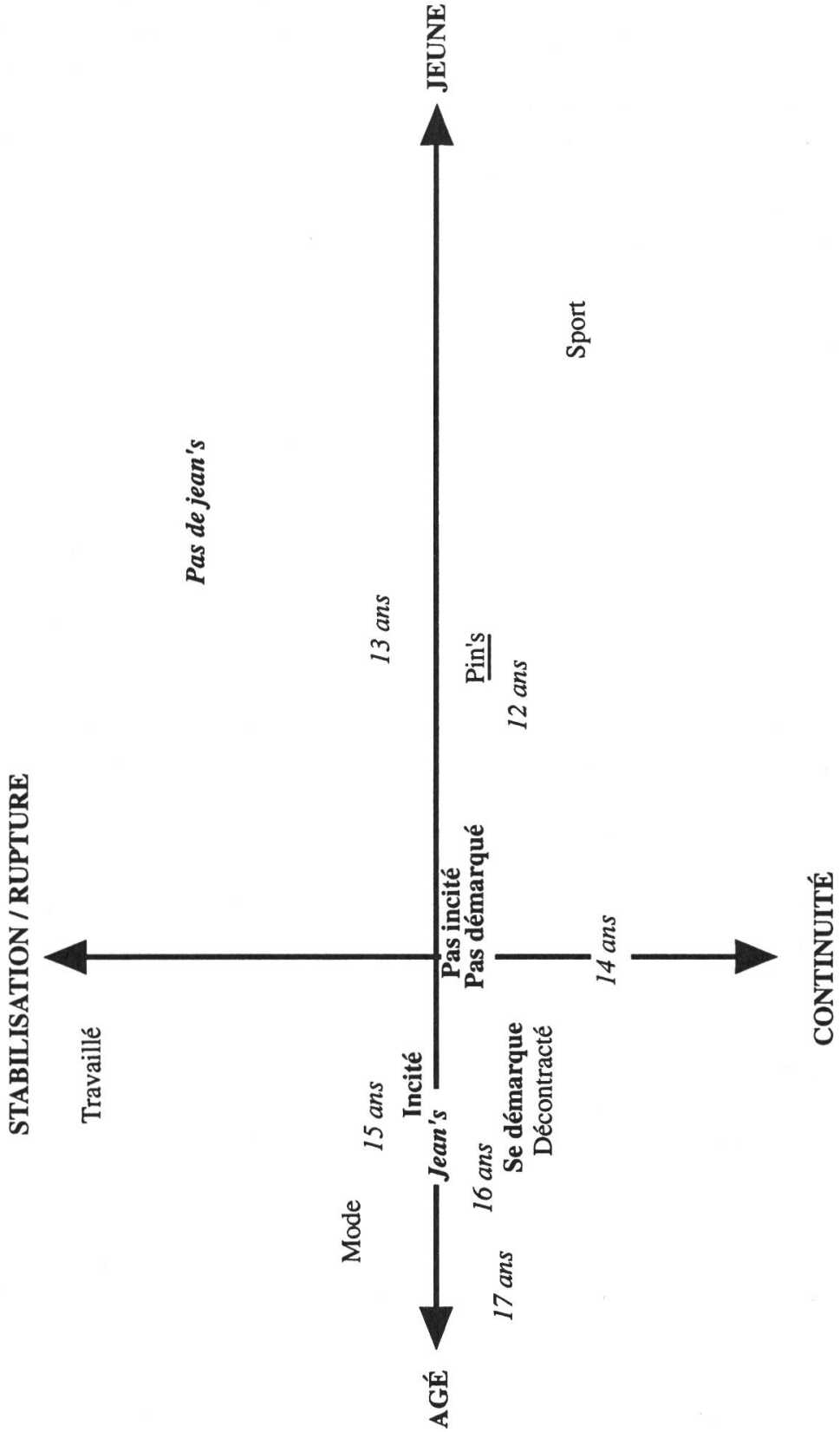
La marque première de ce dimorphisme est sans doute la division entre le monde des enfants, des adolescents et celui des adultes, révélée notamment dans la généralisation du port du blue-jean par les seconds depuis les années soixante. Notre enquête ne nous permet pas de situer la limite d'âge, qui paraît de plus en plus diffuse et pratiquement insaisissable, entre l'adolescence et l'âge adulte mais tout au plus de saisir les étapes dans ce cheminement qui va de la fin de l'enfance (l'entrée au collège) à l'adolescence (les teen-agers). Cette évolution n'est pas linéaire : une rupture s'opère lors de la puberté, préalable à une phase d'évolution rapide puis plus stable.

De l'analyse factorielle des correspondances des pratiques et looks des élèves qui ont répondu au questionnaire (figure 1), il ressort une dichotomisation entre les plus jeunes de 12 et 13 ans ($x>0$) et le groupe des plus âgés de 15, 16 et 17 ans ($x<0$), et la mise en exergue de deux classes d'âge ($y>0$) : les 13 ans (âge de rupture) et les 15 ans (âge de stabilisation).

Les plus jeunes collégiens ont une tenue particulièrement sportive (figure 2). Être habillé en survêtements ou en jogging est révélateur d'une appartenance

3 Plus de 70% des jeunes questionnés déclarent spontanément porter des jeans le jour de l'enquête et moins de 20% ne pas en porter.

Figure 1
AFC Age, Look, Incitation rencontre, Demarquage pairs



commune à un même groupe, que les signes de cette appartenance soient sciemment entretenus ou ne correspondent qu'à une hygiène moins soutenue que dans les autres classes d'âge (plus d'un quart des collégiens de sixième ne se changent ni avant ni après la gymnastique).

Ce sportwear et le faible port de jeans de cette classe d'âge sont significatifs d'un refus d'investissement dans une stylistique, stylistique que ces jeunes ne semblent pas encore connaître. La méconnaissance de ce système de communication non verbal est signifiée par la non utilisation de ses règles, notamment dans la mise en place de stratégies sociales. Les jeunes de cette classe d'âge ne jouent pas sur l'apparence à des fins de séduction : ils sont ceux qui répondent le plus souvent par la négative à la question : «Est-il important de plaire physiquement ?»; mais ils sont ceux du collège qui se fient le plus à l'apparence d'autrui pour s'y lier : il ne séparent pas l'image de l'objet.

Une phase d'évolution rapide, qui durera de la classe de cinquième à la fin de celle de quatrième, apparaît ensuite. Elle débute par une rupture qui a lieu peu après 13 ans, âge où les jeunes sont toujours fédérés par le look *sport* et où la fréquence des looks *décontractés* et des styles *personnels* est la moins importante. Ce sont ces populations de cinquième qui déclarent le plus souvent se changer dans la journée. Cette rupture correspond à la crise de l'adolescence en rapport avec la mue, la perte de sa carapace (comme le homard ...), angoisse compensée par un habillement qui intègre plus la mode, et surtout par une très grande fidélité aux marques de vêtements,[4] garantes d'une deuxième peau derrière laquelle on peut disparaître et premier système de communication par l'apparence corporelle auquel on ait accès.

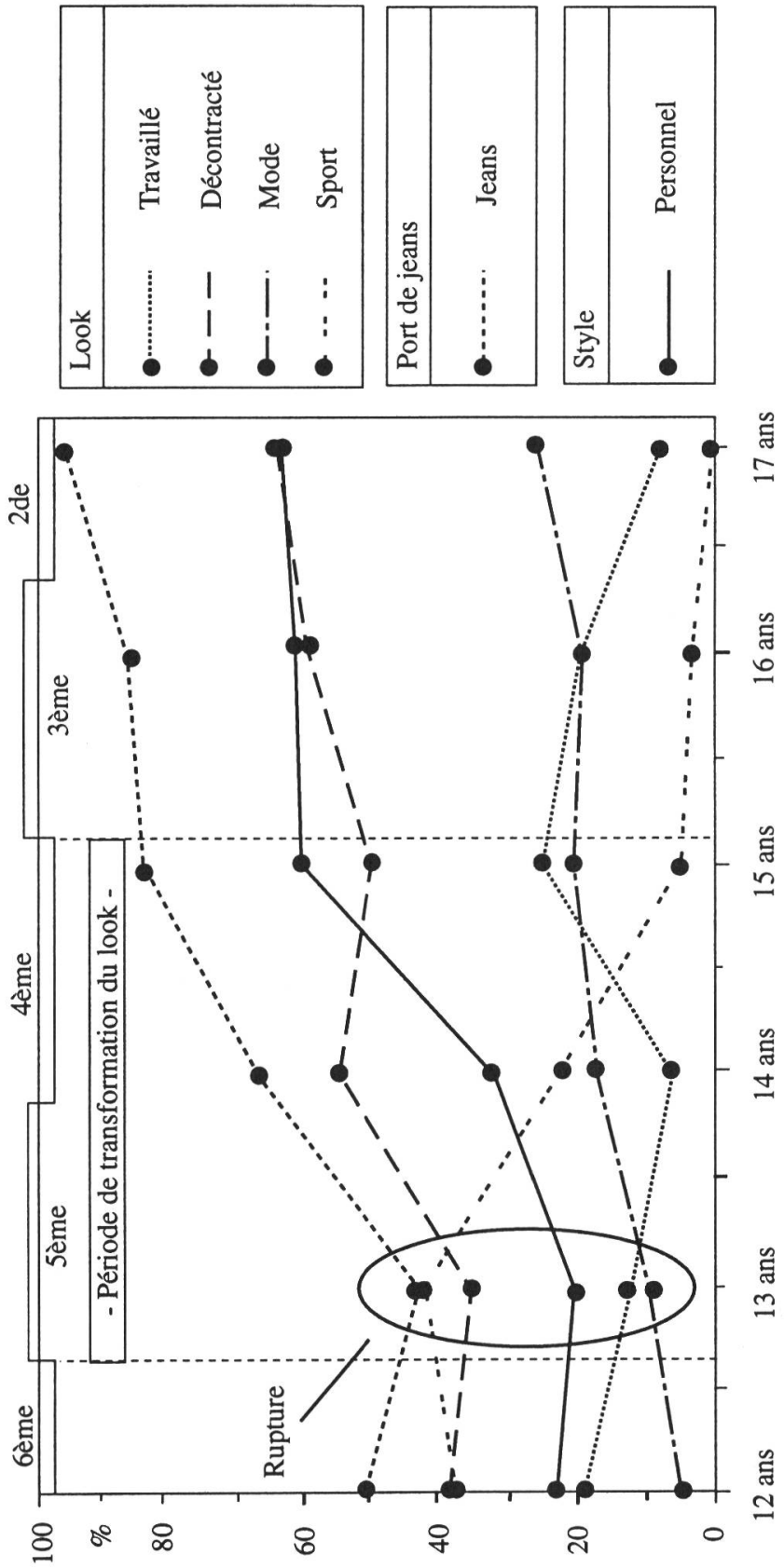
Lorsqu'ils intégrent la possibilité de faire varier leur look et dissocient de ce fait l'image de la réalité, les jeunes pensent ne plus pouvoir se baser sur l'apparence pour aller à la rencontre de leurs pairs. C'est à cette période qu'ils sont le plus réticents à se fier à l'apparence corporelle d'autrui, réticence qui ira s'amenuisant avec l'âge et avec la maîtrise des codes.

La classe d'âge des 14 ans, selon l'analyse factorielle des correspondances entre les looks et l'incitation à la rencontre ou le démarquage envers les pairs (figure 1), est neutre par rapport à l'axe des abscisses *jeunes/âgés* et inscrite dans la continuité sur l'axe des ordonnées.[5] La fréquentation de la classe de quatrième correspond à la poursuite de la période de transformation qui succède

4 Les jeunes de 13 ans sont fidèles à une marque pour 56% d'entre-eux contre 22% en moyenne aux autres âges.

5 La seule rupture de cette période est l'abandon total des habits *très classiques* et une forte baisse de la fréquence de l'apparence *classique* , ces deux modes de représentation, alors fortement marqués par la griffe parentale, seront par la suite réappropriés et réutilisés.

Figure 2
Corrélation Age, Look, Jeans, Revendication style personnel



à la rupture et qui précède la stabilisation. Durant cette période, les jeunes de 13 à 15 ans vont complètement abandonner le look *sport* dans lequel ils ne se reconnaissent plus et par là le groupe des «petits» du collège dans lequel ils ne veulent plus qu'on les reconnaisse, pour privilégier le port du jean qui participe à la *décontraction* de l'apparence corporelle et qui signifie l'appartenance à l'univers des adolescents.

Les «grands» du collège (les troisièmes) et les plus jeunes du lycée (les secondes) forment quant à eux un groupe particulier. Dès l'âge de 15 ans, on assiste à une stabilisation dans l'évolution des looks. Le groupe que forme cette classe d'âge est fédéré par le port de jeans, se dit décontracté et dit s'habiller dans un style personnel. Le profil du papillon (ces aînés) est bien différent de celui de la chenille (les cadets). Le jean est leur bannière : 94% d'entre eux le portent contre seulement la moitié à 12 ans; mais on ne peut pas pour autant parler d'uniformité. L'habillement *sport* a été abandonné et est remplacé par un look qui se partage entre *mode* et *travaillé*, c'est à dire à un look plus élaboré. La revendication d'un style, ou plutôt l'absence de revendication, la volonté de ne pas être classé (à savoir la réponse : «– Moi-même» à la question : «Je suis ... décontracté ? minet ? punk ? etc.» dont la fréquence est trois fois supérieure à la fin de la *transformation* qu'au début), la description de soi dans un look *décontracté* (pour les 3/5 des lycéens de seconde), tout cela dénote la relative volonté de marquer un libre arbitre dans les choix qui président à la construction de l'apparence. C'est ce libre arbitre plus ou moins velléitaire qui crée un forme d'hétérogénéité, particulière à ce groupe. Le démarquage par rapport à la tenue de ses pairs est fortement revendiqué par ces jeunes au look déclaré *décontracté* et il existe une inclination à cet âge à prendre en compte le look d'autrui avant de lier connaissance. Les looks marquent l'appartenance à des «tribus» souvent exclusives les unes des autres, c'en est la fonction et elle est reconnue comme telle par les jeunes eux-mêmes.

3. Moyens et pratiques mis en œuvre

3.1 L'argent de poche

«Votre argent nous intéresse !», du moins intéresse-t'il les éditeurs de presse à destination des teen-agers, les banquiers ou les marchands pour qui «notre société vit sous l'influence des jeunes. Voilà pourquoi nous avons fait des 13–18 ans notre cible prioritaire» (Philippe Hesdin, responsable publicitaire chez Kookaï). D'après une étude du DSA (*Documents Service Adolescence*, n° 64, décembre 1984), l'âge moyen où l'on doit commencer à donner de l'argent est

de onze ans, selon les parents. Cet argent est donné par les parents [6] tous les mois ou chaque semaine. Quand la fréquence n'est pas fixe, l'argent est donné «à la demande» mais très rarement comme récompense à de bons résultats scolaires. Plus les sommes (en argent/jour) sont importantes, plus souvent le don est mensuel. La famille lato sensu participe aussi, notamment les grands-parents, sous la forme d'étrennes lors des anniversaires ou pour Noël (et plus rarement pour leur fête). Ces sommes vont en croissant avec l'âge, jusqu'à 15 ou 16 ans.

Parmi les jeunes que nous avons interrogés, un sur dix ne reçoit pas d'argent de poche, quatre sur dix reçoivent moins de 100 francs, deux sur dix de 100 à 199 francs.[7] Les étrennes les plus importantes sont données pour l'anniversaire : aux alentours de 500 francs pour presqu'un tiers des jeunes. Le Père Noël dépose dans 16% des chaussures d'entre eux la somme d'environ 1000 francs. «Selon l'Institut de l'Enfance, un adolescent de 13/14 ans dispose de 578,60 francs par mois, ainsi décomposés : 84,20 francs d'argent de poche proprement dit, 57,90 francs de 'récupération' (argent des courses), 168,30 francs de petits jobs et enfin 268,20 francs de cadeaux d'argent.» [8]

3.2 Le travail : apport de salaire

En moyenne un tiers des jeunes travaille jusqu'à 15 ans, environ la moitié à 16 ans (âge légal pour pouvoir exercer une profession en France) et les trois quarts à 17 ans. Ainsi, un peu moins de la moitié des jeunes travaille pour gagner de l'argent grâce à des petits jobs. Parmi eux, plus de la moitié le fait occasionnellement, un sur dix chaque vacance et enfin 1/4 uniquement en été. Paradoxalement, les travailleurs estivaux font partie des jeunes les plus dépendants envers leurs parents : ils n'utilisent pas leur argent à des fins vestimentaires, ils n'ont pas de budget et ils ne vont jamais seuls acheter leurs vêtements ou chez le coiffeur. Si les garçons sont les plus travailleurs, le travail dit occasionnel – qui est la marque d'une plus grande autonomie (jeunes utilisant argent de poche et étrennes à des fins vestimentaires ou de coiffure, budgétisant leurs subsides ...) – est légèrement plus pratiqué par les filles que par les garçons.

---

6 Les parents ne vivent ensemble que dans les deux tiers des cas et les enfants peuvent se voir reverser une partie des pensions alimentaires allouées à la personne qui les prend en charge (la mère pour 2/3) dans les autres cas.

7 Nombre inférieur à 10 en raison des non réponses et des quelques jeunes recevant des sommes supérieures.

8 in : *Phosphore, le magazine des années lycée*, n° 139, Août 1992.

Le travail peut n'être que des services rendus à un membre de la famille (travail domestique mais aussi main d'œuvre pour les parents artisans ou commerçants), ce qui est le cas le plus fréquent, ou encore des petits boulots pour un voisin, un ami (le baby sitting par exemple) ou un patron. Ce sont les enfants d'artisans, d'employés et d'ouvriers qui travaillent le plus, notamment sous la forme de travaux occasionnels (ayant souvent pour cadre la famille) et lors de chaque vacance (versus uniquement les vacances d'été), travaux qui sont liés à des pratiques de construction de l'apparence corporelle tendant vers l'autonomie.

3.3 L'achat de vêtements, premier poste budgétaire

Quarante-deux pour cent des détenteurs de livrets de la Caisse d'Épargne ont moins de 17 ans [9], 71% des 15–17 ans possèdent un tel livret, 9% un livret d'épargne dans une banque et 18% un compte chèque [10], ces deux derniers modes de banquarisation sont «parfaitement perçus par les jeunes comme une accession au statut d'adulte, et de ce fait particulièrement valorisés» (Neyrand et Guillot, 1989, 23 n.). Un jeune sur cinq budgétise ses frais vestimentaires ou de coiffure. Un quart y consacre tout ou partie de son argent de poche et un tiers ses étrennes. Les gestionnaires sont plutôt des filles et des jeunes de 15 ans et plus, leurs pères sont principalement, et dans un ordre décroissant, sans profession, ouvriers, de professions intermédiaires ou employés. L'achat de vêtements est le premier poste de dépense dans le budget des jeunes selon une enquête faite par *Libération* (8 avril 1987), jeunes qui dépensent 40% en «fringues» de plus que leurs parents et qui «sont devenus les plus gros consommateurs de vêtements» (Yonnet, 1985, 353).

3.4 Autres stratégies de gain d'argent

«Quand un enfant reçoit 100 francs d'argent de poche, il en dépense 300 et réussit encore à en économiser 100» (Joël-Yves Le Bigot, D.G., Institut de l'enfant (IED), in : Libération, 8 Avril 1987). L'argent de poche, qui est déjà «l'occasion de négociations au sein de la famille, de discussions sur la façon de gérer un budget» d'après Alice Holleaux, directrice de l'École des Parents, n'est pas la seule source de revenus. Les étrennes – qui sont plus fréquemment utilisées à des fins liées à l'apparence corporelle que l'argent de poche – sont souvent collectées grâce à la mise en place de stratégies «psychologiques»

9 Estimation faite par les Caisses d'Épargne.

10 Enquête de *Science et Vie Économie*, Juillet-Août 1989.

poussées. Elles sont préférées aux cadeaux classiques car elles sont plus appropriables, et surtout cumulables, ce qui permet l'achat de consommables plus onéreux. Un jeune nous explique :

> *Évidemment, j'ai pas dit : «Bon, j'veux d'l'argent !». J'ai téléphoné à propos de Noël : «... Et à Noël, quand est-ce que tu viens, et patati et patata ... ?» Évidemment, ils [les grand parents] ont commencé à parler des cadeaux et ils m'ont demandé ce que je voulais ... Et quand j'ai vu que ça marchait avec une personne, j'ai fait ça à tout le monde et tout le monde m'a demandé ce que je voulais; et j'ai dit à tout le monde : «Ouais de l'argent, ça m'ferait bien plaisir ...». Et j'ai eu de l'argent, comme ça avec l'argent, je vais m'acheter la paire de chaussures.*

3.5 Disparité des moyens financiers : inégalité d'accès au look

Le prix du look vampirise parfois le look lui-même et entraîne le jeune dans une compétition effrénée. Ainsi est-ce au prix que *Phosphore* (n° 139, Août 1992) consacre une double page, d'où est extraite cette légende qui illustre bien la tenue d'un jeune des plus «mode» et son état d'esprit :

> *Yoan, 15 ans, Nike Air [11] (800 F). Bomber's [12] (550 F). Casquette Georgetown (100 F) et sac à dos Creeks (200 F) : le look de Yoan a avant tout un fort goût d'Amérique. Remarquez, il peut. Avec un budget de près de 1500 F d'argent de poche par mois, on est assez à l'aise. «Le plus important c'est de s'habiller dans la mode, de faire comme tout le monde. Je ne pourrais jamais m'habiller en dehors de mon époque, dans le style des années 30 ou 60», confie-t-il.*

Le prix du look est variable, comme le look lui même l'est. Heureusement, le monde est bien fait et les tenues les plus mode, classiques ou très classiques – les plus chères – sont adoptées par les jeunes qui par leurs origines sociales ont les moyens pécuniaires suffisants. L'observation des élèves d'établissements recrutant chacun dans des couches sociales différentes nous renseigne sur la valeur – parfois «affichée» – des vêtements (voire des coupes de cheveux, des bijoux, des accessoires ...) que les jeunes portent. L'assertion de Philippe Hesdin, responsable publicitaire chez Kookaï (marque de vêtements) comme quoi «avec trois francs et six sous, les jeunes savent faire des bricolages, se fabriquer un vrai look», semble bien éloignée de la réalité. Le «bricolage» en question n'est jamais que subsidiaire. Les jeunes veulent de la marque, mot qui n'a jamais été aussi plein de sens. La marque s'affiche de la casquette au

11 Chaussures.

12 Blouson.

pantalon et se reconnaît par les couleurs (chaussettes Burlington) ou les logos (les trois bandes Adidas). Il est aisé pour les jeunes de quantifier le prix de telle ou telle parure et les parents «ne la font pas» à leurs enfants quand ils argumentent par un «ça ressemble et c'est moins cher». Les jeunes connaissent les imitations, les *me too*, et, plutôt que de ressembler-rassembler, elles différencient et signifient la non appartenance au groupe que l'on cherche à rejoindre : l'effort fait et le port de ces me too étant stygmatisant.

4. L'effet de moyennisation du lieu de socialisation

Le seul usage des catégories socio-professionnelles des parents comme variables explicatives liées à l'espace social dans lequel évoluent les enfants n'est pas suffisant, et nous avons dégagé de plus nombreuses et plus significatives corrélations entre les apparences (ou les pratiques corporelles) et les établissements scolaires fréquentés. Le look, la richesse de sa description et le port de jeans, le port de pin's ou le fait de se changer lors de la gymnastique, sont des variables fortement liées à la fréquentation de tel ou tel établissement. C'est encore le look *sport* qui marque la rupture. Il dichotomise les établissements en séparant nettement le collège huppé de Toulouse (Pierre de Fermat) des deux autres collèges (Émile Zola et Marcelin Berthelot). Ceci n'est pas uniquement dû à la plus grande proportion d'élèves fils ou filles de cadres en son sein (population qui rejette plus particulièrement ce look) : la proportion de ceux-ci double entre les collèges de Berthelot et de Zola sans que celle des jeunes habillés *sport* de ces collèges évolue de la même manière. (Cf. Tableau 1.)

Tableau 1
Corrélation entre le collège fréquenté et la csp du père

	Berthelot	Fermat	Zola
Agri.	0.0	0.9	0.0
Artisan	12.5	7.5	16.7
Cadre	13.5	*66.4*	*35.6*
Prof. Int.	12.5	5.6	13.3
Employé	16.7	5.6	11.1
Ouvrier	*19.8*	2.8	13.3
Retraité	0.0	0.9	0.0
S. P.	4.0	0.9	0.0
N. R.	*20.8*	*9.4*	*10.0*

Les collégiens de Pierre de Fermat développent des attributs de classe, ou plutôt exagèrent les attributs de la classe dominante. L'analogie est frappante entre l'évolution des looks en fonction des collèges et celle en fonction des âges : tout se passe comme si les collégiens de Fermat étaient plus matures que les autres au niveau de leur apparence corporelle en étant plus nombreux à adopter le look du groupe des aînés tous établissements confondus (pourtant ce sont ces mêmes élèves de Fermat qui m'ont paru les moins matures à l'observation : moindre autogestion du travail, plus grand nombre de comportements «bébés», etc. ...).

La forte dissemblance des élèves du collège Fermat dans leur ensemble ne doit pas cacher les particularités des deux autres collèges. Les fréquences croisées entre les catégories socio-professionnelles du père et le collège fréquenté pouvaient laisser penser que la situation du collège Zola serait, quant à l'apparence corporelle, intermédiaire. Il n'en est rien et les collégiens de Zola développent eux aussi un look particulier. Si par certains aspects il ressemble à celui des élèves de Berthelot (même nombre de tenues *décontractées*) et par d'autres à celui des élèves de Fermat (fort port de jeans), ces collégiens se singularisent par leur habillement *mode* et par leur port de pin's (que 40% d'entre eux arborent contre un quart dans les autres collèges). Ces collégiens sont donc plus à la mode, look qui est choisi au détriment de l'habillement plus classique ou encore, mais de façon moindre, au port de vêtements sport.

Les collégiens de Berthelot sont, quant à eux, les moins prolixes dans leur propre description. Ils ne sont que 17% à utiliser plus de deux adjectifs à la question portant sur la description personnelle (contre près de la moitié dans les autres collèges) et semblent par là ne guère porter attention à leur apparence corporelle. Ce sont les plus nombreux à ne pas avoir décidé eux-mêmes la façon dont ils sont habillés (21% contre 14% ailleurs). Enfin le fait que seulement la moitié d'entre eux porte des jeans signifie leur moindre investissement dans ce qui est le paradigme de l'adolescence.

La fréquentation des établissements scolaires augmente les différences tout en les gommant à l'intérieur même de l'école. Le fait d'être scolarisé ici ou là est déjà fortement lié à la profession des parents, laquelle influe sur le look et les pratiques des enfants. Cette influence est redoublée par la fréquentation de l'établissement, mais, à l'intérieur de celui-ci, elle est atténuée par un effet d'entraînement et d'imitation.

5. Effet de l'origine sociale

5.1 Exprimer une socialité cachée pour la reconstruire et la perpétuer

Les origines socio-culturelles des parents pèsent doublement sur la construction de l'apparence corporelle et par conséquent sur le look lui-même. Primo, la catégorie socio-professionnelle des parents influe directement sur l'apparence corporelle du jeune en raison de la reproduction des habitus de classe, secundo, plus indirectement, elle agit sur cette construction en influençant fortement le choix de l'établissement (lieu de socialisation) où le fils ou la fille est scolarisé (là aussi de façon directe par la géographie, mais aussi indirecte par la mise en œuvre de passe-droits).

Constituant de signes, l'apparence produit du social comme elle en est le produit. Elle participe à la socialisation, «procès social originaire toujours continu et en devenir par lequel s'auto-construit et s'auto-entretient la vie sociale autour de défis collectifs par les pratiques que les acteurs accomplissent pour les résoudre» (Drulhe, novembre 1985) et se perpétue de génération en génération.

5.2 L'apparence corporelle comme marque d'appartenance à une classe sociale

Les enfants de cadres sont les plus nombreux à porter des jeans (80% d'entre eux en portent contre 66% en moyenne pour les autres enfants) et ont la plus riche description de leur look (près de 80% d'entre eux citent un ou plusieurs adjectifs contre 30% en moyenne). On remarque que les enfants dont la mère est cadre sont les moins nombreux à être habillés de façon *sport* et les plus nombreux à l'être de façon *travaillée* ou *décontractée*, que ce sont les enfants d'employées qui sont les plus *sport* et d'ouvrières qui sont les plus *mode*.

Les habits du dimanche sont significatifs d'un certain mode de vie. L'habillement change le dimanche par rapport aux autres jours de la semaine dans deux cas sur trois environ. Si le dimanche n'est plus le jour du Seigneur dans la plupart des foyers, c'est encore celui de la non scolarité et de la famille (unie dans à peine plus des deux tiers des cas, c'est celui de la visite au parent qui n'a pas la garde de l'enfant dans les autres cas). Ce jour là s'exprime la distance entre le quotidien et l'exceptionnel-récurrent du dimanche. La variation de l'apparence passe par l'usage d'un style soit plus décontracté, soit plus travaillé.

Ce sont les enfants de cadres qui adoptent le plus volontiers une tenue différente le dimanche alors que les enfants de mères de professions intermédi-

aires, employées, ouvrières ou sans profession font moins fréquemment varier leur apparence corporelle en fin de semaine. Mais les enfants de cadres adoptent dans deux cas sur trois une tenue plus décontractée alors que la tenue plus travaillée est d'autant plus adoptée que l'on est issu de familles dont la mère est prolétaire (artisan, ouvrière). La prédilection globale pour une tenue plus décontractée le dimanche marque le décalage entre une situation se raréfiant de représentation sociale (aller à la messe, rendre des visites ...) vers le week end des loisirs ou du cocooning qui devient plus fréquent et dont les cadres semblent les plus adeptes; les autres jeunes adoptent plutôt, quand ils se changent le dimanche, une tenue plus classique, plus traditionnelle qui marque un moindre ancrage dans la modernité. Le temps de représentation sociale est la semaine pour les cadres et leurs enfants, il est plus particulièrement le dimanche pour les jeunes issus de classes plus prolétaires.

5.3 Reproduction transgénérationnelle des actes de mise en conformité avec le corps modal

Certaines pratiques sont significatives de la perpétuation d'usages familiaux. Ce sont les fils ou filles d'ouvriers qui se changent le plus fréquemment dans la journée. Il s'agit bien là d'un habitus propre à la classe prolétaire, lié au corps producteur. Dans l'*espace de corporéité* du corps outil est une apparence (le bleu de travail, les mains sales, la sueur ...) qui est antinomique avec la *corporéité modale* (concepts empruntés à Berthelot, 1983, 128) du corps signe et spectacle. Le changement de vêtements est rendu nécessaire au père par son travail – quand il en sort – pour se conformer au corps social modal (et pour qu'il se réapproprie son corps par des pratiques d'hygiène). Ce ne sont pas ces nécessités qui poussent son fils ou sa fille à se changer dans la journée mais un procès d'imitation et de reproduction. En l'occurrence, le changement dans la journée ne correspond pas à une pratique liée à l'espace de corporéité propre au jeune mais bien à la perpétuation de pratiques familiales liées à l'appartenance de ces familles à telle ou telle catégorie sociale.

Cette opposition entre le corps outil et la corporéité modale pousse à des pratiques par excès de travail sur l'apparence comme le désir de séduire ou le maquillage. La condition ouvrière ne nécessite pas de mise en représentation sociale sur le lieu de travail et ce sont les femmes employées ou cadres moyens qui jugent le plus le maquillage nécessaire ou utile (source : Pages-Delon, 1989, 54). Le maquillage est un trait valorisé dans la corporéité modale qui fait le corps signe et spectacle. La distance entre ce rituel et l'apparence liée au mode de production est grande dans le milieu prolétaire, une réduction de cette distance passe par l'usage de cosmétiques. Cet usage est perpétué par la

génération suivante : ce sont les filles d'ouvrières qui privilégient le plus cette pratique. Leur maquillage, parfois outrancier, est un exemple de reproduction de la «dé-distanciation» d'avec le corps social modal. Cette même velléité de conformation conduit les enfants d'ouvrières à considérer le plus fréquemment le fait de plaire comme important. Ils sont 85% à répondre positivement à la question y ayant trait, contre 60% en moyenne pour les enfants issus d'autres classes sociales et notamment seulement un peu plus d'un enfant sur deux dont la mère est sans profession.

5.4 Origine sociale et autonomisation

Il y a reproduction des investissements différentiels dans les pratiques et allures corporelles d'une génération à l'autre. Cette reproduction passe par l'orientation que les jeunes donnent à leur apparence corporelle. Sous des dehors d'autonomie par rapport aux parents (choix personnel des éléments de la tenue, budgétisation des dépenses qui y sont liées, utilisation de leur argent personnel, etc.), ils reproduisent les schémas de conformation de leur apparence avec les normes dominantes en matière de tenue. Comme «l'assurance que donne la certitude de sa propre valeur, et en particulier de la valeur de son propre corps ou de son propre langage est très étroitement liée à la position occupée dans l'espace social» (Bourdieu, 1979, 227), les parents font en sorte, en permettant l'autonomisation de leurs enfants, notamment par le pourvoi d'argent de poche ou d'étrennes, mais encore par le don au coup par coup d'argent pour pouvoir aller acheter seul dans un magasin spécialisé, que leurs enfants acquièrent cette assurance. Il y a là dès lors un paradoxe et une limite au concept d'autonomie : primo, elle est le fait des parents eux-mêmes; secondo, l'autonomisation des jeunes par rapport aux parents ne les fait qu'entrer plus rapidement dans l'aliénation du social. En cela nous rejoignons Gérard Neyrand et Caroline Guillot (Neyrand et Guillot, 1989, 126–128) qui réfutent l'affirmation de Gilles Lipovetsky comme quoi le look, «moins en rupture avec cette 'tradition' individualiste séculaire que son exacerbation» (Lipovetsky, 1987, 150), manifesterait la victoire de l'autonomie des individus.

6. Autonomisation versus Aliénation

6.1 Habit, habitus

«L'habitus est un capital, mais qui, étant incorporé, se présente sous les dehors de l'innéité» (Bourdieu, 1980, 134). La difficulté de la saisie de cette incorporation et de la reproduction qu'elle implique réside dans la vision

synchronique qu'entraîne l'observation du social par la technique retenue ici. Comment repérer l'inertie du social lors d'un travail de recherche forcément limité par des contraintes de temps ? Nous avons segmenté le concept d'autonomisation : d'une part nous saisissons son aspect lié aux sciences de l'éducation, i. e. la non-sujétion à la famille, d'autre part son aspect lié à «la *reproduction* du social *tel qu'en lui-même*, c'est à dire la conservation des formes et des contenus des relations sociales d'une génération à l'autre» (Javeau, 1988, 199). La sujétion à la famille passe en l'occurrence par le non choix de sa propre apparence corporelle par le jeune, qui s'en remet à sa mère pour l'acte de consommation et les goûts vestimentaires. Cette sujétion entraîne, par l'absence d'autonomie financière et le désintérêt pour les choses de l'apparence, un moindre investissement dans la structure sociale dont le corps est un opérateur,«i. e. ce par quoi se révèle l'efficacité du social, qui s'ancre ainsi dans l'individu et inversement ce par quoi le social est rendu possible» (Drulhe, sept. 1987, 6).

Nous ne parlerons pas dès lors d'autonomie mais d'autonomisation : de son processus et non de son impossible achèvement. Les résultats de notre analyse nous interdisent de croire en l'aboutissement d'un individualisme total, auquel souscrit Gilles Lipovetsky s'inspirant de Gabriel de Tarde. Nous préférons la formule plus brève de Paul Yonnet, qui pour définir le vestimentaire parle de «costume-coutume» et nous chercherons à définir la voie médiane qui existe entre la part imposée par l'institutionnel et celle réappropriée par l'acteur, qui fonderait son autonomie.

6.2 Une évolution hachée

Comme nous l'avons déjà noté, on observe trois périodes dans la vie des jeunes. La première est la plus homogène et correspond aux plus jeunes. Ils délèguent à leurs ascendants et notamment leur mère presque tout ce qui a trait à l'apparence corporelle : le choix et l'achat des vêtements, la coiffure, la silhouette, et ne se préoccupent de leur positionnement social qu'à travers le port d'épinglette. La seconde période est celle de la transformation, terme employé au début du siècle pour désigner les coiffures féminines postiches, qui souligne parfaitement un temps où les jeunes saisissent le possible usage de l'apparence comme masque : c'est la découverte du «mensonge» avec les conduites excessives que cela entraîne, puis les usages plus raisonnés que sa maîtrise induit. Enfin la troisième période est celle de l'adolescence avec affirmation de l'individualité face aux parents, usage d'indices de reconnaissance ou d'exclusion entre les pairs et plus grande hétérogénéité des looks : certains

éléments fondant la cohésion groupale, d'autres servant à souligner des sous-groupes d'appartenance souvent exclusifs les uns des autres.

6.3 La métamorphose des apparences corporelles lors de l'autonomisation

Les grands changements s'opèrent entre 13 et 14 ans. C'est le temps où débutent les sorties et les soirées, où l'on fréquente le café ou le fast food. C'est le temps encore où l'école n'est plus seulement le lieu de l'acquisition des connaissances mais devient un lieu de rencontres à travers la fréquentation des cafét' lors des permanences mais aussi des cours «séchés»; l'école acquiert dès lors une dimension sociabilitaire plus importante. Cette sociabilité se traduit par une mise en représentation plus élaborée et plus influencée par les pairs que par la famille. Cette mise en représentation est surtout axée vers ses pairs et témoigne d'une communication non verbale dont ces jeunes découvrent les principes.

Chacun développe une individualité qui lui est propre et les looks ont tendance à s'hétérogénéiser : ils sont plus nombreux et ne marquent plus la seule appartenance à la classe d'âge comme c'était le cas à 12 ou 13 ans avec la tenue *sport*. Les jeunes vont avoir tendance à se démarquer les uns des autres au niveau de leur apparence : si tous les jeunes de 13 ans pensent que leurs copains s'habillent plutôt comme eux, ils ne sont plus que 55% à le penser à 14 ans.

6.4 De la sujétion à la famille à l'aliénation sociale

Les indicateurs du changement qui suit l'accession à la puberté marquent avant tout une différenciation par rapport aux plus jeunes. Les adolescents se démarquent d'un groupe dont la dépendance aux parents est très importante. L'époque de la dépendance est plus éloignée paradoxalement du monde adulte que celle de l'autonomisation. Dans le phénomène de reproduction s'opère un retournement. Plus exactement, s'il y a reproduction par la génération la plus jeune, on observe a contrario une imitation de la plus jeune par la plus âgée. Bien qu'il faille nuancer son propos, nous citerons Gilles Lipovetsky : «Peu se soucient dans leurs vêtements d'afficher leur 'réussite', mais qui ne s'emploie, en quelque manière, à offrir de lui-même une image jeune et libérée, à adopter non pas certes le dernier cri junior, mais l'allure, la gestalt jeune ?» (Lipovetsky, 1987, 144).

Nous nuançons le propos du philosophe car nous pensons que «paraître dans le coup» est significatif de sa position ou de ses aspirations sociales et est

même érigé en dogme dans notre société. Afficher sa connaissance de ce qui est valorisant, c'est aussi afficher sa réussite. Toujours est-il qu'il y a bien une telle imitation, et que ce qui est imité est significatif d'un positionnement social. Or, quelles sont les valeurs juvéniles qui forment cette *gestalt* ? Sont-elles tellement éloignées de celles des générations antérieures ? Non. S'il y a imitation ou adoption du plus jeune par le plus âgé au niveau de l'apparence corporelle, il n'y a pas moins reproduction des valeurs de réussite, de positionnement hiérarchique social par les plus jeunes. Voilà pourquoi il est nécessaire de souligner le fait qu'il n'y a pas de totale autonomisation, non pas uniquement parce que ce dont on se différencierait tendrait à vous rattraper mais parce que le changement de signifiant ne fait pas le changement de signifié. Autrement dit : l'apparence varie, le social et ses classifications hiérarchiques demeurent.

7. Conclusion

L'analyse que nous avons faite s'est certainement plus centrée sur les variations de l'apparence et l'autonomisation en fonction des variables de la socio-démographie que sur les situations, usages ou stratégies des acteurs; cela laisse ouvert un grand champ d'investigation, plus souvent saisi par d'autres écoles de pensée que celle dans laquelle nous nous sommes inscrits ici. Toujours est-il que les variables socio-démographiques ont une incidence certaine sur l'apparence et son autonomisation. Cette incidence porte sur plusieurs niveaux.

Le premier niveau, le plus souvent saisi par le sens commun, celui des prénotions durkheimiènes, correspond aux marques figées les plus liées aux divisions classiques de sexe, de classe d'âge et d'origine socio-professionnelle. Il y a encore quelques décennies ces dissemblances étaient certainement plus marquées qu'aujourd'hui : aux garçons la culotte et aux filles la robe; aux jeunes gens le pantalon ou la jupe; aux enfants issus de la bourgeoisie, la marinière; du prolétariat, la blouse. Bien que l'on ait cru à une grande uniformisation liée à une augmentation de l'individualisme ou à une diminution des différences entre les classes, il faut considérer que ces divisions subsistent, même si leurs indices – parce que plus diffus – sont moins visibles de nos jours. Ce modèle explicatif n'est toutefois pas satisfaisant car il ne saisit qu'un aspect synchronique des faits.

Le second niveau correspond à l'appréhension des habitus de classe : les divisions n'apparaissent plus forcément comme conséquentes d'une hiérarchisation sociale réactivée ex nihilo à chaque génération ou comme émanant d'une transcendance antérieure à toute expérience. La relation qui apparaît entre les variables indépendantes explicatives et les variables dépendantes liées

à l'apparence varie elle-même en fonction de ces variables socio-démographiques : elles induisent chez les jeunes différents modes d'appréhension des codes de l'apparence. On ne peut avancer un catalogue de parures dont les sèmes seraient univoques et serviraient à la distribution des individus selon une taxinomie sociale. Des éléments de distinction existent bien mais ils sont multiples et investis de manière différente – plus ou moins fortement – suivant les acteurs en fonction de leurs espaces sociaux d'évolution.

Le troisième niveau, enfin, introduit le concept de stratégie des acteurs. Là apparaissent le distingué et le vulgaire. L'apparence est indice de positionnement dans une classification établie par les individus hiérarchiquement classés par elle en haut, et qui s'approprient les pratiques et les allures classées et classantes. L'autonomisation permise par les ascendants ne fait qu'accélérer l'accaparement de ces indices de position par les jeunes les plus tôt autonomes. Ceux-ci vont définir le système symbolique qui établira la distribution des individus de leur âge sur l'échelle sociale par l'usage que ces individus feront des signes de distinction ou des stigmates. Il y a donc reproduction des hiérarchies sociales par l'accès différentiel des jeunes à l'autonomie et à l'investissement dans l'apparence, puisque cet accès est lui-même ordonné de la même façon que l'est la société et qu'il commande aux modes de représentation classés et classants.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Berthelot, Jean-Michel (1983), Corps et société (problèmes méthodologiques posés par une approche sociologique du corps), *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 74.

Bourdieu, Pierre (1979), *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris : Éditions de Minuit.

Bourdieu, Pierre (1980), *Questions de sociologie*, Paris : Éditions de Minuit.

Drulhe, Marcel (nov. 1985), Socialisation, situation, corps : esquisse d'une axiomatique, *Cahiers du centre de recherches sociologiques*, n° 4.

Drulhe, Marcel (sept. 1987), Incorporation, *Société*, n° 15.

Javeau, Claude (1988), *Leçons de sociologie*, Paris : Méridiens Klincksieck.

Lipovetsky, Gilles (1987), *L'empire de l'éphémère*, Paris : Gallimard.

Neyrand, Gérard et Caroline Guillot (1989), *Entre clip et look*, Paris : L'Harmattan.

Pages-Delon, Michèle (1989), *Le corps et ses apparences, l'envers du look*, Paris : L'Harmattan

De Tarde, Gabriel (1979), *Les lois de l'imitation*, Genève : Slatkin Reprints.

Yonnet, Paul (1985), *Jeux, modes et masses*, Paris : Gallimard.

Remerciements:
L'auteur remercie M. le Professeur Marcel Drulhe du Ce.R.S., Université de Toulouse-le-Mirail, pour son appui théorique et ses conseils.
A mon père.

Adresse de l'auteur :
Olivier Traverse, Diplômé de l'Université de Toulouse-le-Mirail,
Chargé d'études en communication – Diagnostic Communication,
12, rue Ganneron, F–75018 Paris